

—Et vous ne me plaignez pas de devenir la fille d'un homme tel que Zakhare Péetroff ?

—Pourquoi te plaindrais-je ? Est-ce que je te condamne à mourir de froid et de faim ?

Le lendemain matin, Paracha alla à la rivière pour puiser de l'eau. C'était une matinée de la fin de l'été. Le soleil dardait de chauds rayons. Les chanvres et les plantes aquatiques répandaient dans l'air leurs parfums.

—Ah ! Prascovia Kapitonovna, c'est toi, dit une voix jeune et forte. Et Ivan Péetroff surgit tout à coup d'une touffe de jeune arbres, son bonnet à la main et secouant ses boucles brunes.

—Bonjour à toi, Ivan Zakharchitch.

—Kapiton est-il à la maison ?

—Il est à la maison.

Paracha retourna chez elle. Ivan la suivit tout en causant.

Kapiton se leva de son banc et les regarda arrivant ensemble :

—Quoi de nouveau ? demanda-t-il.

—Donne-moi ta fille, lui dit Ivan sans autre préambule.

—D'accord ! Seulement assieds-toi.

Ivan s'assit.

—Ainsi tu veux prendre Paracha pour femme ?

—C'est mon idée.

—Tu es un brave garçon, tu as du bien ; j'y consens. Apparemment tu vas t'entendre avec Paracha ?

Paracha voulut dire non, mais le mot ne sortit pas de sa bouche.

—Me veux-tu pour mari, Paracha ? demanda Ivan, as-tu quelque amitié pour moi ?

—Attends, au moins, que nous ayons fait connaissance : l'amitié ne vient pas comme cela au premier mot.

—Je veux bien attendre, dit le jeune paysan. En même temps il lui sourit, et il lui sourit si perfidement, que Paracha lui rendit un sourire—contrainte et forcée : c'était presque un consentement.

Quinze jours après, Paracha, la tête surmontée d'une couronne de chrysocale, ses longues tresses pendantes et vêtue d'une lourde et ancienne robe de brocart, traversait le chemin fangeux du village pour se rendre à sa nouvelle demeure.

—Avec l'aide de Dieu, lui dit son père en la quittant, tout ira bien, Paracha ! Bien que le monde craigne Zakhare Péetroff, bien qu'on l'appelle un loup, c'est un homme droit. Seulement ne va pas t'aviser de le contredire. Ne lui résiste pas ; il ne passe pas pour aimer ce jeu-là.

Peu de temps après le mariage, Ivan et son frère aîné, partirent pour Moscou, où ils devaient se louer comme aides charpentiers.

—Allez, avait dit le père, en leur donnant sa bénédiction, travaillez bien. Ne vous liez pas avec les premiers venus, ils ne vous apprendraient jamais rien de bon, ou si vous le faites, que ce soit avec de plus riches que vous, afin qu'ils ne vous demandent jamais rien. Ne réglez personne et faites-vous régaler ; mettez de côté chaque copeck que vous gagnerez. L'argent est tout dans le monde : un camarade vous trompera, un camarade ne vaudra pas un copeck—que vous trouverez en temps, prêt à vous rendre service.

Ivan laissa sans remords sa jeune femme dans la famille de son père. Paracha ne fut pas attristée outre mesure de ce départ. On peut dire, qu'en général, il y a très peu de sentimentalité dans les mariages entre paysans russes ; d'ailleurs le père et la mère d'Ivan ne laissaient pas à leurs belles-filles le temps de se plonger en d'inutiles regrets...

Pendant l'hiver, le père de Paracha vint à mourir. A partir de ce moment, le patriarche qui ne s'était pas montré trop sévère pour la jeune femme commença à devenir plus dur, plus exigeant ; il ne parlait que la menace à la bouche ; enfin il se mit à la frapper cruellement.

La pauvre Paracha fut promptement vaincue par le chagrin.

—Je ne peux plus pleurer, dit-elle un soir à sa belle-sœur Tania.

Les deux jeunes femmes se trouvaient à quelques pas de la maison et revenaient des champs.

—Tu pleureras encore, lui répondit Tania.

Le lendemain, Paracha revint des champs un peu tard.

—Pourquoi n'obéis-tu pas ? Je t'avais défendu de rentrer à la nuit !

Telles furent les paroles, accompagnées d'un violent soufflet, avec lesquelles Paracha fut accueillie par son beau-père. Le vieux paysan lui ordonna rudement d'aller se coucher.

Paracha le regarda comme si elle ne le connaissait pas, et ne lui répondit point : mais elle sortit malgré lui. Son cœur était oppressé à la pensée de l'affront reçu, et une vive douleur s'empara d'elle ; elle courut au bord de la rivière, le visage en feu ; il n'y avait personne. L'obscurité s'étendait presque partout ; il ne restait plus au ciel qu'une étroite bande pourprée qui se détachait sur l'horizon et jetait sur l'eau une lueur sanglante. La rivière, sur le reste de sa surface, terne, moirée, coulait froide et profonde, sans aucun bruit ; Paracha s'approcha et se pencha sur l'eau : "C'est donc ainsi que tout devait finir ? murmura-t-elle. Que c'est triste !" et elle se pencha davantage vers l'eau. Mais elle eut peur, recula. Une réaction se produisit en elle, et elle fondit en larmes.

Un moment après elle reprit lentement le chemin de l'isba.

—Il me cherche peut-être, se disait-elle en pensant au père de son mari.

Elle trouva le patriarche tranquillement assis. Eclairé par une branche résineuse plantée au coin de la table, il traçait des croix et des bâtons sur la table même, avec de la craie, effaçant puis marquant encore : cela n'allait pas, il effaçait de nouveau et s'impatientait.

Le vieux proverbe russe dit : Où il y a de la colère, il y a aussi de la bonté et du pardon. Chez Péetroff rien de semblable.

—Tu as osé revenir ! s'écria-t-il d'une voix terrible.

Et se levant, il se dirigea vers l'endroit où le fouet était accroché et s'en saisit.

—D'où viens-tu ? dit-il prêt à frapper.

—Je viens... d'où cela me plaît, Zakhare Maximitch...

"Je dois mourir sous le fouet, pensait la malheureuse Paracha, puisque la rivière n'a pas voulu de moi." Elle disait vrai. Déjà une rude main la ployait à terre, et des coups de fouet lui meurtrissaient les épaules.

Le lendemain de ce jour, Zakhare convoqua une assemblée des plus anciens, qui écoutèrent avec complaisance l'exposé de ses griefs. Sans autre information, sans permettre à l'infortunée Paracha de se défendre, ils la condamnèrent à parcourir le village en chemise, pieds nus, le dimanche suivant, devant tous les gens du village assemblés. Dans son isolement, la malheureuse ne pouvait en appeler de l'arbitraire de ce tribunal.

Le jour où la barbare sentence fut exécutée il faisait un froid glacial ; on pouvait voir sur les épaules marbrées de la victime les traces des terribles lanières.

DANIEL ARNAULD.

## LE CANAL DE PANAMA

Percer l'isthme de Panama, c'est raccourcir de 3,000 lieues la route des bâtiments qui vont d'un océan à l'autre.

Entre Londres, Liverpool et San-Francisco, on économisera 3,500 lieues.

De Londres, du Havre de Bordeaux aux îles Sandwich, on s'épargnera 2,800 lieues, 4,800 de New-York à Vancouver, 4,700 de San Diego à San-Francisco.

Les navires à vapeur gagneront au moins 20 jours et beaucoup de navires à voiles jusqu'à 4 mois.

Les dépenses épargnées, nettes de péage, seront en moyenne de 50,000 francs pour tout navire de médiocre tonnage, en un seul voyage.

— Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.



## VERS A APPRENDRE PAR CŒUR

### LE PRIX D'UNE BELLE ACTION

Un bon vieillard, sentant sa dernière heure  
Fit le partage à ses trois fils  
De quelques biens avec grande peine acquis.  
Les trois lots arrangés : "Un joyau me demeure,  
Leur dit-il, et je veux qu'il devienne le prix  
De l'action la meilleure  
Que fera l'un de vous. Dans huit jours (si je vis)  
Après de moi rendez-vous tous ensemble ;  
Je jugerai sur vos récits :  
Allez, partez, mes chers amis,  
Puisse le ciel qui nous rassemble  
Nous voir encor réunis !"

Déjà les enfants sont partis ;  
Ensuite au rendez-vous, le jour dit, chacun vole.  
Et, les embrassements finis,  
Les pleurs séchés, le père assis,  
L'aîné des fils prend la parole  
Et dit :

"D'un grand trésor j'étais dépositaire.  
Il me fut confié sans témoins, sans écrits ;  
J'aurais pu le garder : l'honneur parle, il suffit,  
Et je rends le trésor à son propriétaire.  
Cette action n'est elle pas, mon père,  
La plus belle sans contredit,  
Qu'un honnête homme puisse faire ?"

"On ne fait de trop en faisant son devoir,  
Répondit le vieillard ; ne pas commettre un crime  
N'est rien moins qu'une action sublime :  
Tu fus juste, mon fils, rien de plus : viens t'asseoir."

Le second des enfants conte alors la manière  
Dont il a tiré du fond de la rivière  
Un marmot près de se noyer.  
Tout ce qu'il a dû déployer  
D'adresse et de courage en cette circonstance,  
Est mis par le conteur au rang de ces hauts faits  
Pour lesquels on ne peut jamais  
Avoir trop grande récompense.

"Le prix qui te convient est dans ta conscience,  
Lui dit le bon vieillard en lui prenant la main ;  
Contente-toi, mon fils, de la reconnaissance ;  
Et quelquefois encor l'espère-t-on en vain !"

Lors le plus jeune des trois frères  
En rougissant, s'exprime ainsi :  
"J'avais un mortel ennemi ;  
Ces jours derniers, dans des bruyères,  
Je le trouvai qui s'était endormi  
Sur un rocher dominant des carrières,  
Où le plus petit mouvement  
Pouvait, en le précipitant,  
L'envoyer rejoindre ses pères.  
Je m'approche tout doucement,  
Et, tout tremblant,  
Osant à peine  
Donner passage à mon haleine....  
Je le tire par son habit....  
Je l'éveille.... et je prends la fuite."  
"Ensuite ?"

"Mon père.... j'ai tout dit."  
"Ah ! mon fils, viens que je te presse  
Contre mon cœur en te donnant le prix.  
Etre utile à ses ennemis,  
C'est le comble de la sagesse !"

VITALIS.

## LES DERNIERS MOMENTS DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN

La veuve du général mexicain Miramon, qui fut le compagnon de captivité de l'empereur Maximilien et périt avec lui, a écrit ses mémoires. Nous en détachons une page émouvante sur les derniers moments de Maximilien.

... C'est dans le couvent de Capuchinas, lourde bâtisse carrée, solidement construite sur le modèle ordinaire des couvents espagnols, que les prisonniers avaient été incarcérés.

Au premier étage et longeant une cour étroite aux murs élevés, au corridor long d'une dizaine de mètres et large de trois donnait issue à trois cellules ; elles portaient encore les noms que leur avaient donnés les sœurs capucines, et la première dénommée des "onze mille vierges" fut occupée par le général Mejia ; celle de Santa Rosa, par Miramon, et l'autre, Santa Teresa, plus spa-